

Les jeudis de l'APSYFA

Jeudi 9 Février 2017

par Anne CAIX

Thème : A partir du film « Pardonnez-moi » de Maïwenn, entre réalité et fiction,
la construction des mythes familiaux.

Résumé du film : C'est une sorte d'auto-fiction. Maïwenn raconte et joue l'histoire d'une jeune femme, Violette, enceinte, qui met en scène son histoire de petite fille battue par son père pendant des années. Son objectif est de connaître la vérité afin que son enfant puisse grandir sans hériter de sa névrose. Elle met en scène un père brutal et froid, une mère égocentrique et immature, et le père biologique d'une de ses sœurs, révélant ainsi un autre secret de famille.

Plan

Réflexions sur le titre

Rappel des différentes scènes du film

L'auteur : Maïwenn

Analyse sur la forme du film et le rôle de la caméra

Le moment de la grossesse ... le Transgénérationnel

Le Concept de famille

De la souffrance à la créativité

Le titre

Pardonnez-moi, on peut l'entendre de plusieurs façons et après avoir vu le film la première fois, je me suis beaucoup interrogée sur le choix de ce titre. La quête de vérité est le leitmotiv du film et le « pardon » du père le but du personnage comme si celui-ci donnait corps, vie, légitimité à sa souffrance, étape nécessaire pour construire sa propre famille, alors je me disais si c'était ça cela s'appellerait « pardonne-moi » ou « je te demande pardon » à partir du père. « Pardonnez-moi », finalement c'est comme si c'était le personnage qui le disait, alors le pardonner de quoi ce personnage ? D'ouvrir sa gueule ? De nous faire éprouver la tension excitante masochiste à rechercher ce qui nous fait souffrir ? De nous mettre en images à la fois le désespoir, l'angoisse et le plaisir de l'aliénation à ces premiers objets d'amour que sont nos parents ?

Lorsqu'on a parlé du thème de l'année de ces jeudis, « De la rêverie familiale à la mythopoïese », j'ai spontanément associé avec ce film. La créativité étant au cœur du processus de subjectivation, il me semble qu'elle permet à l'auteure réalisatrice, par tous les travestissements des processus en jeu dans le rêve, de mettre en lumière une question fondamentale pour chacun : **comment faire avec sa souffrance ? Quoi en faire ? Transformer sa haine, est-ce possible ?** Les écarts permanents mais discontinus qu'elle matérialise à travers les changements de lieu, de scène, de temporalité permettent d'échapper à la réalité en tant que représentations liées les unes aux autres. Comme dans le rêve, les scènes se succèdent dans le film plutôt par association d'idées que suivant une logique narrative.

La réalisatrice nous fait passer d'une scène à l'autre, comme une succession d'évènements que l'on ne peut pas anticiper, créant ainsi une certaine vigilance chez le spectateur. Certaines scènes, notamment celle du gâteau et celle de la poupée font littéralement irruption dans notre psychisme et nous font éprouver de la sidération comme ce que peuvent nous faire vivre les familles en séance. Les repères spatiaux-temporels changent en permanence, on se sent naviguer à vue, tantôt la mer est calme, tantôt elle est agitée.

Entre réalité et fiction, à quoi se fier pour se construire, accepter de changer de place, devenir parent et accepter de transmettre une part de son histoire familiale à ses enfants ?

Le film

J'ai décidé de vous raconter le film en faisant appel à votre fantasmatisation à partir de ce récit. Pour ceux qui ont vu le film, cela permettra de discuter ensuite de l'écart inévitable qu'induisent à la fois la mise en récit et la subjectivité de chacun.

Le film commence par un extrait de casting de Maïwenn lorsqu'elle avait une dizaine d'années puis on bascule dans le spectacle de théâtre où adulte, elle est seule sur scène et imite son père. Son personnage s'appelle Violette. Celui-ci est venu la voir, accompagné d'une de ses sœurs.

A nouveau, on revient sur la vidéo du casting, elle est interrogée sur son père, elle refuse d'en parler et sourit exagérément pour se soustraire au questionnement.

Scène dans le théâtre, un homme double son père et sa sœur avec un énorme bouquet de fleurs et dit « Bravo ma fille ! », **on imagine que c'est le metteur en scène, un père professionnel ?** La seule question de son père est « Tu touches combien pour ça ? », elle répond : « Je touche tout l'amour que j'aurais dû avoir ». Il lui offre un pain, **double sens ?**

On voit le père et la sœur à la sortie du théâtre, le père est déçu que Violette ne vienne pas manger avec eux, la sœur le reconforte.

Un journaliste l'interroge à la sortie de son spectacle sur la part d'autobiographie de celui-ci. Assez rapidement, il lui avoue qu'il a eu une liaison avec sa mère, il y a 20 ans. Violette apprend donc à ce moment-là que son père n'est pas le père biologique de sa dernière sœur.

Elle rentre chez elle, une banderole de félicitations l'attend. Son amoureux lui a installé un chemin de roses jusqu'à lui, installé dans le salon, retrouvailles de couple.

Vidéo du casting, on lui demande « Quand est-ce que tu as boudé ? », elle répond « Ca c'est ma vie privée » **Un travail de différenciation psychique s'est déjà opéré, elle peut revendiquer sa subjectivité, on est bien dans la névrose, c'est mieux que la psychose.**

On la voit chez sa psy, elle dit qu'elle pensait jusque là que sa mère était le problème mais que là elle se rend compte que ses relations avec son père la font encore souffrir. Elle

énonce l'idée de faire un film sur sa famille. Elle est enceinte et a envie de rechercher la vérité au nom de son bébé.

Elle dit à sa psy : « Vous m'aimez trop, je voudrais que vous soyez plus froide avec moi, reconnaissez que vous êtes hors cadre », la psy : « Violette, vous êtes plus habituée aux tartes dans la gueule mais je ne suis pas hors cadre ». Elle rit nerveusement puis s'effondre en larmes. Elle dit à sa psy qu'elle veut arrêter et faire son film. **Changer de cadre ?!** La psy l'assure qu'elle peut la recontacter. Elles se disent au revoir.

Monique David-Meynard nous dit « Le transfert analytique recueille et intensifie ce qui est prêt à se répéter dans nos vies, et qui concerne l'espoir du plaisir et du bonheur ainsi que le fait que cet espoir n'atteint pas son but, tourne à la catastrophe, et produit des actes et des pensées dans lesquels le sujet ne peut se reconnaître lui-même. »(Tout le plaisir est pour moi p20)

Elle rêve, éveillée sur son lit, que son père crie qu'il l'aime pendant son spectacle au théâtre, qu'il lui amène des fleurs et lui montre qu'il est fier d'elle.

On voit déjà émerger la résurgence des désirs oedipiens qui coïncide avec la grossesse.

On la voit marcher sur la pointe des pieds **(comme les enfants inquiets)**

Elle va acheter une caméra, veut faire un documentaire, « J'ai besoin que les gens croient que je ne vais pas faire un film avec ça »

Elle commence par filmer son amoureux en le présentant à son bébé : « Raconte lui comment on s'est rencontré », il est prêt à le faire puis elle l'interrompt « Non, raconte lui plutôt pourquoi tu m'as laissé avorter y a un an, hein ? Il refuse, « Raconte à notre enfant pour qu'il sache » « Quand il s'agit de dire la vérité à une caméra, il n'y a plus personne. »

Puis elle va filmer son père chez lui, il lui attrape très brutalement les cheveux pour les sentir puis lui dire qu'ils puent la friture. Il fait de la guitare, comme un élément de poésie contrastant avec son côté frustré. Elle demande « T'es content d'être grand-père ? » Il répond « Je m'en fous », son regard à elle s'assombrit, les larmes lui montent aux yeux mais il ne la regarde pas et s'empare très brusquement de la caméra, la manipule, elle a peur qu'il la casse, prend une voix toute douce pour la récupérer.

A nouveau, vidéo du casting (elle a environ 10 ans), elle dit qu'elle a plein de secrets.

On la voit écrire sur un cahier au petit déjeuner « Je vais exploser »

Le journaliste vient chez elle, lui dit qu'il voudrait se rattraper, rencontrer sa fille et lui demande de l'aide. [Violette éprouve de l'envie face à ce père qui se repent.](#)

Elle va voir sa mère, la scène se déroule dans la cuisine, la mère est gaie, volubile, elle parle de son amant tout en disant « Les parents ne doivent pas raconter leur vie sexuelle aux enfants » et en suivant, annulant l'interdit « mais je m'en fous complètement ». Elle parle comme on chantonne avec un entrain assez décalé. Violette lui dit qu'elle a maigri, sa mère se jette littéralement à son cou en lui disant « T'es ma fille que j'aime, c'est bien ». [Réassurance narcissique.](#) Violette lui fait demander ce qu'elle fait avec sa caméra, elle explique son projet. Sa mère lui répond qu'elle préfère le présent. Violette lui demande pourquoi elle a mis sur le frigo une photo d'elle jeune avec son père dans ce cas ? Elle répond en caressant la photo « On était tellement mignons ». Puis comme si c'était son habitude, elle s'assoit et dit à Violette, « Vas-y, dis moi des trucs horribles », elle lui donne la lettre du journaliste, la mère se met à pleurer et à expliquer mais on entend plus le sens de ses explications, le son est brouillé. Elle zoome sur le visage de sa mère, isole les yeux puis sa bouche.

On voit sa sœur benjamine devant cet extrait, son trouble, son émotion, elle pleure. Violette est à côté, la filme, la regarde, la filme en train de dormir. Puis musique de chants religieux (comme si la messe était dite...)

Image : La mère se cache les yeux, le père met sa tête dans ses mains, la sœur cadette pose sa main sur celle de son père, la petite sœur prend son père dans ses bras. [On a l'impression que Violette est exclue de ce moment.](#)

Image de son ventre qui s'arrondit, « **Un film qui te dit tout le passé de ta maman, je veux que tu naisses dans la vérité mon ange. Je recherche la vérité** » en arrière-plan, une affiche avec écrit « Merci la vie »

Repas de famille, c'est l'anniversaire de Violette, son compagnon est absent, l'ambiance est détendue, le père dit qu'il aime les prénoms qui finissent en « a » et en « i », Violette réagit

en disant qu'il est cash puis s'adresse à lui en disant « Tu pourrais faire semblant d'aimer les noms en -ette. En plus, tout le monde m'appelle viol, c'est horrible. » Le père se remémore en s'adressant à sa mère « Je me rappelle que tu as choisi ce prénom parce que je portais un polo violet », la mère répond « Ca me touche que tu te rappelles », [ils partagent un moment nostalgique dans lequel il n'y a pas de place pour Violette.](#)

S'ensuit une alliance de toutes les femmes contre le père à travers une blague de la mère, toutes les femmes rient de bon cœur « Les hommes, c'est comme le pruneau, tu le sucés et le lendemain, il te fait chier » ; [irruption du sexuel, cru, l'excitation est palpable et abrase la filiation, le climat est incestuel dans ce bref moment d'indifférenciation des générations.](#)

Violette se lève, porte un toast « Au vrai père bio de chaque fille » [sidération et gêne traversent l'assemblée](#), elle poursuit « Je trinque à mon père qui m'a battue pendant 10 ans ». [On dirait que la première phrase est dite comme pour faire écran à la deuxième, ce qui donne le sentiment que la violence n'est pas une révélation pour les membres de la famille, plutôt l'énoncé d'un tabou que d'un secret.](#)

Un grand silence s'installe et elle part, elle revient en portant son gâteau d'anniversaire avec les bougies allumées. Elle appelle sa mère par son prénom. On sonne à la porte et le journaliste, père biologique de la petite sœur apparaît à la surprise générale. La mère se met en colère, insulte Violette, « Connasse, salope », « C'est la reine des manipulatrices ! »,

La sœur cadette se lève et en lui disant « C'est bon, t'es fière de toi », elle lui étale la crème de gâteau sur le visage en faisant des cercles puis va se jeter dans les bras du père comme pour le consoler de cet incident. Le père biologique, s'assoit à côté de Violette et se met aussi du gâteau sur le visage, essaie de désamorcer la bombe en rappelant au père qu'il ne veut pas prendre sa place mais juste en faire une autre à côté. La sœur cadette se met aussi la crème qu'il lui restait sur les doigts sur son visage et ils rient tous ensemble puis elle se jette à nouveau dans les bras de son père. [Il y a une proximité corporelle entre le père et la cadette, toujours à l'initiative de celle-ci qui contraste avec la distance entre Violette et lui.](#)

Violette dit à son père « J'aimerais comprendre pourquoi tu ne m'as pas aimée ? », elle prend une voix de toute petite fille. Le père répond « t'es ma fille comme les autres. »

V : « C'est faux, c'est pas vrai, tu le sais que c'est pas vrai, tu sais ce que tu m'as fait » puis se tournant vers sa mère « Et toi t'as fermé ta gueule pendant des années ! » **Je suis dans une famille où il n'y a que des non-dits, des cadavres.** » Sa petite sœur hurle si elle s'est demandé ce qu'elle, elle voulait ? Elle répond qu'elle aurait rêvé que ce soit son père biologique à elle, le journaliste. Puis la sœur cadette hurle sur sa mère « Pourquoi tu ne peux pas dire pardon ? » injurie : « Tu me fais chier, vous me faites tous chier », elle valide les sentiments de sa sœur puis elle part.

Le moment où la sœur se lève pour lui étaler la crème sur la figure constitue un passage à l'acte de la violence familiale, un symbole de **salissure, de honte** qui met Violette en porte-voix de la souffrance familiale.

Image du ventre qui grossit

Au restaurant, la sœur cadette fait le lien entre la petite sœur et son père biologique afin qu'ils commencent à faire connaissance.

Chez elle, à son bureau, échanges avec le père biologique sur son projet : « La biographie dans le cinéma. Peut-on intéresser tout le monde avec des histoires qui ne regardent que soi et ses proches ? » Violette répond « je dis que oui »

Il la drague, **abrasion des générations** mais elle est flattée tout en lui renvoyant l'écart générationnel en nommant sa mère.

Puis, avec son chéri, « Je voudrais que tu n'ailles pas trop loin dans ta recherche de vérité. »
V : « Pourquoi ? »

Lui : « Parce que ça ne vaut pas le coup, un film, ça ne vaut pas le coup. La vérité, ça ne veut rien dire, la tienne, celle des autres, de ton père, de ta mère, de tes sœurs, c'est relatif surtout dans une famille. L'important, c'est cet enfant et la seule vérité qui compte pour lui c'est que ses parents s'aiment, basta, c'est fini »

Elle : « Le petit a besoin de naître »

Lui : « Non, c'est toi qui a besoin de savoir d'où tu viens pour devenir une mère, dis-moi ça »

Elle : « Ok ; je veux la vérité, toutes les vérités. »

Lui : « Je veux que tu fasses attention à toi, Ça ne sert à rien de vouloir tout casser, tout défoncer comme ça, d'entrer en force partout, ça ne sert à rien. »

Elle : « Je suis comme ça. Silence. C'est bizarre que tu ne m'encourages pas...c'est bizarre. »

Il s'énerve : « Je n'ai pas envie que tu morflés, tu comprends ça ? »

Est-ce qu'il vaut mieux se taire ou parler en famille ? Le silence protège qui ou quoi ?

Scène avec une amie, elles sirotent des verres avec une paille comme des adolescentes. Elle fait part à son amie de son projet « je filme tout, même ma crotte une fois », s'ensuit un fou rire lié à la transgression d'un interdit, d'une frontière de l'intime. Violette reprend « depuis que j'ai la caméra, je me sens plus forte, je peux affronter n'importe qui de ma famille, j'ai l'impression qu'il ne peut rien m'arriver » mais son amie ne l'écoute pas, elle regarde son reflet dans la caméra.

Elle va acheter une poupée avec sa copine, c'est une poupée d'un mètre environ. Elle lui dessine le même grain de beauté au dessus de la bouche que le sien. Elle remplit deux préservatifs qu'elle place sur la poupée, l'un rempli d'une substance qui ressemble à l'urine et qu'elle met dans la culotte de la poupée et l'autre rempli de sirop de grenadine qu'elle dissimule sous sa frange. Son amie l'accompagne chez son père et elle lui demande de filmer, tout, quoiqu'il arrive.

Elles entrent, le père était en train de jouer de la guitare, elle installe son père sur une banquette et lui dit qu'elle va lui montrer un spectacle.

Mise en scène psychodramatique de la violence qu'elle a subie. Elle prend la voix de son père et s'adresse à la poupée « C'est quoi la définition du périmètre ? Elle frappe la poupée, lui hurle dessus puis prend un autre exemple, il lui avait demandé d'aller chercher du beurre salé, elle ramène du beurre doux, elle frappe à nouveau la poupée, le préservatif avec la fausse urine éclate, elle traîne la poupée dedans puis frappe sa tête contre le sol, le faux sang se répand, elle hurle sur son père « Toi qui m'a reproché d'être un peu dure mais ça je ne l'ai pas dit !! Et pourquoi je ne l'ai pas dit, pour te protéger, connard ! » Elle continue et joue une scène dans laquelle il lui montre une déclaration de décès en lui disant que pour lui, elle est morte.

Elle s'adresse à lui et lui dit « Eh bien tu vois je suis bien vivante !!! »

Le père reste complètement stoïque et muet pendant toute la scène, il regarde. Elle l'interpelle « Dis moi quelque chose. Pourtant tu les trouves les mots pour dire à ta fille de 7 ans qu'elle est morte ?!!!! Et moi, comment je fais avec ça maintenant, pour être heureuse, pour continuer à vivre, je dois fermer ma gueule, c'est ça ? Je vais m'approcher de toi. » Elle approche son visage à 10 cm de celui de son père « Et là, j'ai peur, j'ai peur, tu te rends compte, elle hurle, même à mon âge, j'ai peur que tu m'en colles une mais là je sais que tu ne vas pas le faire parce qu'il y a quelqu'un (son amie qui filme) mais sinon j'ai tout le temps peur. Ca me fait du bien de t'affronter, de te regarder droit en face. »

Le père la regarde tout le temps mais ne décroche pas un mot. Elle lui laisse la poupée et lui dit « Je te la laisse en souvenir, la petite Violette morte. » Elles s'en vont, à nouveau sur la musique de messe. Son amie lui prend le bras, elle n'est pas seule. **Son amie agit comme un tiers et protège symboliquement le passage à l'acte redouté.**

Image du père en noir et blanc qui pleure comme ce qu'il ne voulait pas qu'on voit. **On a le sentiment que Violette ne le voit pas et on ne sait pas ce qui le fait pleurer.**

A nouveau, image du casting : « Tu pleures souvent ? Des fois » puis elle ment sur sa bosse sur la tête, elle dit qu'elle est tombée dans le métro.

Chez elle, avec son compagnon sur le lit, « Pourquoi on ne se marie pas ? Il ne comprend pas, elle revendique de porter le même nom, avoir un livret de famille pour faire famille. Il lui répond qu'elle régresse « Tu t'habilles comme une ado de 15 ans, tu te fais des couettes », « Ce sont des tresses ». « Tu veux ressembler à qui, à la famille idéale ? »

Elle rêve que son père la marie « Etes-vous prêt à réaliser tous les désirs de Violette ? Vous promettez de la faire jouir jusqu'à la fin de ses jours ? Oui, je le promets. Vous promettez de lui donner tout votre argent ? Oui, je le promets. Violette, vous promettez de ne plus jamais être chiante ? Vous promettez de simuler l'orgasme ? » Elle met des menottes entre son père et son compagnon et part avec le père biologique de sa sœur.

Puis sa fille est née, on voit qu'elle travaille sur le montage du film. Sa benjamine vient la voir accompagné par son père biologique. Ils s'isolent tous les deux et elle lui exprime de la jalousie « Je cours après quelque chose que je n'aurais jamais, je le sais. Je cours après une image paternelle et toi, tu »

Lui : « Moi aussi, je cours après une image paternelle »

V : « Oui mais avec elle, pas avec moi »

Lui : « Toi tu as ta vie »

V : « Toi aussi »: [confusion des langues Ferenczi, elle parle de tendresse et il lui répond sur un registre de séduction génitale.](#)

Scène, autour du petit-déjeuner, sphère du public entre en résonance avec la sphère intime

Lui : « T'as vu ça, le curé pédophile, en fait, c'est l'enfant qui fabulait »

V : « Comment ça ? »

Lui : « D'après les experts, c'est un mythe »

V: « Ca m'énerve ces histoires où on fait passer des gamins pour des mythes. Comment tu peux prouver que le gamin est mythe ? Ils ont des appareils ultra perfectionnés ?!

Lui : « Ils ont recoupé les témoignages, c'est des pédopsys, ils savent ce qu'ils font. Et puis ça arrive que les gens se créent des histoires, des vies parallèles... »

V : « Un enfant, c'est innocent »

Lui : « Toi, t'as pas arrêté de dire que ton enfance était merdique et quand j'en parle avec tes sœurs, c'est pas du tout ce qu'elles disent alors je ne sais pas où est la vérité. Je dis simplement que pour tes sœurs ton père n'est pas un mec monstrueux quoi. »

V : « Donc ? »

Lui : « C'est peut-être des choses que tu as exagérées ou inventées ? La mythomanie, c'est pas monstrueux, elle peut être légère. »

V, s'énervant : « C'est toi qui est monstrueux, tu es avec moi et tu crois que j'invente tout depuis 5 ans ? Et les cicatrices » Elle soulève sa frange, « Je les ai inventées peut-être ? »

Lui : « Je dis que tu es peut-être un peu mythe. », Elle se lève « C'est pas grave, tu fais une analyse, ça va bien se passer » elle revient, jette ses clés sur la table et part. Il dit « Violette, arrête ton cinéma »

On la voit dans la rue, « Mythe. Connard ! »

On la retrouve chez son père qui lui dit « C'est toi qui devrait me demander pardon pour les dégâts que tu as fait dans mon appartement. J'ai mis des semaines à tout nettoyer. »

V : « Et moi, j'ai mis combien d'années à nettoyer ? »

P : « Tu as mis des années à nettoyer, ça doit être bien propre dans ton cerveau maintenant ! Tu as eu un enfant il y a un an, non ? Une femme, quand tu as un enfant, en général, elle devient mûre, elle devient responsable et ce sont des choses qui règlent la vie. »

V : « C'est pour ça que je viens te voir, c'est parce que »

P : « Bon, je te demande pardon, pardon, pardon ! Voilà, t'es contente ? »

Elle pleure : « tu ne peux pas me demander pardon comme ça »

Il s'énerve : « pardon, pardon de tout ce que tu veux, voilà »

V : « Non là tu me demandes pardon pour avoir la paix, c'est pas pareil »

P : « Je te demande pardon, je ne peux pas faire mieux, voilà. Alors tu veux manger quelque chose ? Ou tu vas encore pleurer comme ta mère, toujours comme ça, des reproches, des reproches... »

V : « Tu comprends que j'ai besoin d'entendre une seule fois que celui qui a gâché mon enfance le regrette, il n'aurait pas dû faire ça. J'ai besoin de l'entendre. »

P : « Tout le monde regrette des choses qu'il a fait dans sa vie, je regrette tout le temps, tiens, je regrette d'avoir connu ta mère. » Elle pleure.

Puis dans sa cuisine, à table, seule, elle attrape une bouteille devant elle et se la fracasse sur la tête, elle pleure, elle saigne sous sa frange. [Retrouve la sensation de souffrance familière tout en essayant de la faire sortir d'elle.](#)

Scène ensuite à la fête foraine, [symbole de l'enfance, du plaisir, de l'insouciance](#). Elle croque une pomme d'amour ([pêché originel](#) ?) puis une barbe à papa. Les symboles défilent, pêche aux petits canards, grand roue, lumières et mouvements.

On la retrouve recroquevillée devant la porte de chez sa psy. Celle-ci l'autorise à entrer et c'est son mari qui vient rappeler à Violette qu'on est dimanche, elle a apporté des croissants.

[Réalisation hallucinatoire du désir de transgresser le cadre de la thérapie, Violette fait irruption dans l'intimité de sa psy, c'est dimanche, le mari est en peignoir.](#)

Puis dans le cadre du cabinet, on voit que la psy lui prend les mains, les rassemble et dit « Violette, je vous demande pardon au nom de votre papa. » Elle pleure.

V : « Pourquoi je n'ai pas droit à ça ? »

Psy : « Parce que c'est votre père, c'est que dans les films que ça arrive ça, vous vous êtes fait un film et vous aimeriez qu'il fasse ce personnage mais non. »

V : « C'est pas vrai, j'ai une copine, son père lui a demandé pardon. »

Psy : « Il lui a fait du mal comme le vôtre ? »

V : « Oui »

Psy : « Et ça l'a aidé, tout est réglé ? »

V : « Tout n'est pas réglé mais ça l'a aidé, elle s'est reconstruite. Regardez ce que je me suis fait », elle soulève ses cheveux, montre sa blessure. « J'ai cassé une bouteille. »

Psy : « Pourquoi vous faites ça Violette ? »

V : « Pour me souvenir. »

Psy : « Qu'est-ce que ça vous a fait ? »

V : « Un mélange de plaisir et de souffrance, tout est mélangé. »

Psy : « Tout cette énergie de haine et cette attente que vous tournez vers votre père, elle est séquestrée. Vous devez la libérer, à vous de pardonner. C'est pourtant de toute cette violence que vous tirez votre force Violette, cette énergie d'artiste qui crée, cette souffrance, vous la lui devez. Il pourrait y avoir une reconnaissance de votre part et le pardon il viendrait de là. Il faut lâcher, vous marchez à reculons. Regardez votre enfant, votre amoureux. Il ne vous demandera jamais pardon Violette.

Elle sort dans la rue, elle regarde son amoureux et sa fille à moitié cachée derrière un arbre, émue.

Le film se termine sur une image de réunion de famille apparemment joyeuse.

Maiwenn

Quelques éléments de réalité, Maiwenn a renoncé à son nom de famille en tant qu'artiste à l'âge de 16 ans. Sa mère a projeté son propre rêve d'actrice sur sa fille et l'emmenait dans des castings dès 3 ans, « Ma mère ne m'aimait qu'à travers un écran de cinéma »

Elle a fait un spectacle de théâtre sur ses liens familiaux appelés « Pois chiche », elle a dit qu'elle était née avec ce spectacle.

Avec ce film, elle nous dit dans l'interview qu'elle a pris ses désirs pour des réalités en passant par la fiction, elle aurait rêvé de faire un documentaire sur sa famille, elle aurait rêvé d'avoir le courage d'affronter ses souffrances d'enfant comme dans la scène de la poupée. Les enfants jouent en inventant des scénarios qui encadrent et transforment ce qui a provoqué leur effroi.

Selon Monique David-Meynard (Tout le plaisir est pour moi, Hachette, 2000) « Il y a dans le jeu une mise en scène de ce qui fait souffrir et risque de faire voler en éclats le sentiment de soi-même... Mais au lieu d'aller droit à la catastrophe, le jeu lève un coin du voile et met fin à la fixité des places qui figeait l'existence. Dans les névroses traumatiques, la capacité de jouer avec les points de souffrance a été écrasée...L'appareil de l'âme, pour ne pas être mis hors circuit se représente indéfiniment ce qui était intolérable dans une image de catastrophe apparemment extérieure. Le caractère réel de la catastrophe représentée dans le cauchemar est le signe qu'il n'y a plus de jeu, plus de transformation des rôles possibles, et c'est cette capacité de transformation qu'on nomme habituellement subjectivité, ou encore, selon une métaphore spatiale, intériorité. Ce qu'on appelle la vie intérieure, c'est, pour la psychanalyse, la capacité de lier plaisirs et déplaisirs par des substitutions de rôles et d'objets, dans les rêves et dans les choix qui guident notre vie. Jouer, c'est toujours transformer des souffrances en plaisirs. » (p 29)

Analyse sur la forme

Nous sommes donc projetés dans ce film comme dans un rêve, nous sommes en présence de certaines scènes sans distance, séquences d'images, réalisations hallucinatoires de désirs de maîtrise des membres de sa famille, il n'y a pas d'attente dans le film, Violette semble éprouver une forme de jouissance à jouer avec des points de souffrance extrêmes qui déclenchent des afflux d'excitation qui demandent à être transformés pour ne pas perdre pied. La présence du tiers, le décalage qu'introduit la caméra participent à ce processus de transformation, le trauma devient pensable. Son amie qui l'accompagne acheter la poupée puis filme la scène puis la raccompagne assure une fonction contenante en acceptant de recevoir activement les dépôts et projections de Violette assurant ainsi une fonction alpha décrite par Bion.

Ainsi, la quête de Violette commence par un changement de cadre, comme pour servir l'éprouvé et non la mise à distance qu'implique le récit lorsqu'elle dit à sa thérapeute qu'elle arrête son travail avec elle pour faire un film sur sa famille avec le fantasme de capturer les éléments bruts familiaux qui la font souffrir (au sens de Bion) comme si la caméra avait ce pouvoir de capturer au sens aussi de retenir le toxique familial afin qu'elle ne le transmette pas. **Elle fait jouer à la caméra un rôle de pare-excitation**, « je me sens protégée », et d'arme en tant qu'elle matérialise une distance, un écran « forte, je peux affronter n'importe qui »

Le moment de la grossesse ... le Transgénérationnel

Violette est enceinte, c'est à l'aube de ce changement de place générationnelle qu'elle semble rattrapée par les traumatismes liés à son père, à savoir ne pas se sentir aimée, avoir été battue et devoir se taire. Car rechercher la vérité, c'est d'abord pouvoir dire, parler des événements, cesser de faire comme si rien de grave ne s'était produit. Le mythe ici serait que la vérité s'opposant au secret permettrait à son enfant de ne pas être lesté de sa souffrance.

Freud, en 1895, dans « Esquisse d'une psychologie scientifique », décrivait la figure d'un « Nebenmensch » que M. David-Meynard traduit par « un humain d'à côté » pour éclairer le destin de la condition humaine : à l'occasion des premiers soins, des traits de l'Autre

*inscrivent pour le petit d'homme des marques de plaisir et des lieux du corps qui sont les premiers éléments d'une identité subjective, ce à partir de quoi un être humain se sent appelé à dire « je ». Pour Freud, l'importance de cet « humain d'à côté » tient à ce que cet autre est à la fois secourable et menaçant, menaçant parce que secourable ; l'autre constituant pour le désir est celui qui peut apporter ou refuser une satisfaction et ce qui est en nous-mêmes le plus intime est donc en même temps dans la dépendance d'une puissance étrangère. **L'idée de Freud est que l'identité sexuelle d'un être humain a pour terrain de production ce rapport à l'autre intime et étranger.** En ce sens, la détresse infantile inhérente au fait que notre espèce est prématurée installe l'altérité dans l'humain. L'Autre est celui qui dispense un plaisir et peut donc toujours ne pas le dispenser et cela d'autant plus qu'il ne sait pas quelle satisfaction il dispense lorsqu'il accède à une demande de plaisir, il ne sait pas non plus quelle souffrance il peut libérer dans le psychisme à l'occasion d'une intervention. L'étayage du plaisir/ déplaisir sur les besoins qui caractérise l'enfance est donc un aspect du malentendu entre soi et l'Autre qui tient au fait que l'effet de plaisir/déplaisir qu'on produit sur l'autre, nul n'en a la maîtrise. Tout sujet humain est non seulement étranger à lui-même, divisé du fait même de l'inconscient mais aussi dans un rapport premier d'aliénation.*

Le petit d'homme, de part également son inachèvement, se trouve dans un état de détresse originelle et pris dans le rapport à l'autre, à ce premier autre qu'est la mère.

C'est comme si Violette, par la grossesse, se reconnectait à cette détresse originelle et avait peur de transmettre ses traumatismes à son bébé, comme si en faisant éclater les événements traumatiques au grand jour, elle allait neutraliser leur toxicité dans la filiation et pouvoir protéger son bébé de sa propre destructivité.

Le Concept de famille

« La famille est cette organisation unique et spécifique qui unit et tient ensemble les différences originaires et fondamentales de l'humain, celle entre les genres (masculin et féminin), les générations (parents et enfants) et les descendances (c'est-à-dire l'arbre généalogique paternel et maternel) et qui a pour objectif intrinsèque la générativité », en spécifiant que « le concept de générativité est bien plus vaste que celui de procréation parce

qu'il résume aussi bien les caractères de la procréation que ceux de la productivité et de la créativité. La famille ne se borne donc pas seulement à procréer et ne se reproduit certes pas (à l'instar du monde animal), mais engendre, donne une forme humaine, humanise ce qui naît d'elle et ce qui se lie en elle... La famille humanise, engendre l'humain, engendre un bien relationnel et le fait à travers sa structure symbolique ».

(Elena Sormano, Vers quelle famille ?, www.ecole-freud-lacan.com, Journée de Turin, (A.L.I.), mai 2005)

C'est toujours dans la dépendance que le sujet trouve à s'instituer.

Les premières modalités du « **être-ensemble** » qui s'exercent sur le sujet, c'est bien la famille qui en a la charge et c'est à elle que revient cette difficile tâche de transmettre la nécessité d'une limite et notamment par l'exercice de l'autorité.

Le film s'organise donc autour des désirs de Violette, désir de réparation, rivalité fraternelle désir oedipien, réactivé par sa grossesse puis l'apparition du père biologique de sa sœur. Son compagnon n'intervient que pour la ramener à l'actuel ou à l'avenir, à ce qu'il y a à construire, refusant de l'accompagner dans sa quête régressive tout en représentant le choix d'objet sexué qui lui autorise cette régression en tant que leur relation incarne l'espoir d'écrire une autre histoire familiale idéalisée, comme en témoigne leurs échanges sur le lit.

L'histoire familiale n'apparaît pas, on ne sait rien de la rencontre de ses parents, de leurs propres enfances, aucun grand-parent n'est présenté ou même évoqué. La fonction mythopoïétique n'apparaît pas dans ce film à partir de la famille mais on en voit les prémisses dans le positionnement de la thérapeute qui, décalant l'exigence du pardon, ouvre une voie de subjectivation à Violette en l'aidant à sortir de la répétition, attendre de son père un amour qu'il ne peut donner et souffrir à chaque fois, indéfiniment.

En lui disant qu'elle, elle a le pouvoir de pardonner, elle réintroduit un possible jeu à partir de la souffrance pour la transformer de sorte qu'elle lui serve et non qu'elle y soit asservie.

Violette veut donner naissance une fois que « **tout** est dit », cela nous renvoie en tant que thérapeutes à ces malentendus autour du secret comme s'il fallait une transparence totale dans les familles. *Ruffiot nous dit « le mythe familial ne peut se constituer sans secret tout comme l'identité individuelle s'édifie sur le droit au secret. »*

J.-P. Lebrun «...tout semble se présenter comme nous pouvions immédiatement compter sur une autonomie du sujet alors que celle ci reste le fruit du travail consistant à s'autonomiser, se libérer de l'aliénation aux premiers autres, dans laquelle il est construit. »

(Des lois pour être humain, Erès 2008, p.132)

La psychanalyse nous guide de la souffrance à la créativité

La psychanalyse nous enseigne que c'est précisément dans le questionnement sur les auteurs de nos paroles, « qui parle en moi lorsque j'énonce telle chose » qui dictent nos pensées et par conséquent nos agissements conscients et inconscients que nous pouvons nous en dégager suffisamment, en réalisant ce à quoi on est asservi, mais jamais totalement car l'enjeu est de se servir de ses asservissements pour pouvoir parler en son nom sans se sentir abandonné, désaffilié. » C'est ce que m'évoque la fierté à faire ce film dont témoigne Maïwenn dans l'interview. Elle s'est autorisée, pourrait-on dire à figurer une part de son histoire familiale.

« Qu'est-ce que l'autorité, sinon le pouvoir des commencements, le pouvoir de donner à ceux qui viendront après nous la capacité de commencer à leur tour ? »

Or le pouvoir est à distinguer de l'autorité, nous dit-elle ; (L'autorité ne peut naître que de l'exercice d'un pouvoir). Alors que le pouvoir appelle l'obéissance et inclut la contrainte, l'autorité implique la reconnaissance et renvoie à la question de la transcendance.

« L'autorité a à voir avec la durée publique, avec ce qui lie les hommes dans le temps, avec ce qui les lie à leur prédécesseurs et à leur successeurs et qui fait sens pour tous. L'autorité relève à la fois de la transmission et de la projection vers l'avenir. »

(M. Renault d'Allonnes, Le pouvoir des commencements. Essai sur l'autorité, Seuil, 2006)

« N'en déplaise aux paroles elles mêmes, étant donné les habitudes que dans tant de bouches infectes elles ont contractées, il faut un certain courage pour se décider non seulement à écrire, mais même à parler. Un tas de vieux chiffons pas à prendre avec des pincettes, voilà ce qu'on nous offre à remuer, à secouer, à changer de place. (...) une seule issue : parler contre les paroles." (Francis Ponge, Proèmes, "Des Raisons d'écrire", II)

Pour ne pas terminer ces réflexions qui je l'espère vont nourrir notre interfantasmatisation de groupe, je voudrais citer André Green à qui un journaliste demandait quel enseignement il tirait, à la fin de sa vie, de la psychanalyse. Celui-ci répondit « *la psychanalyse nous enseigne que nous avons les moyens de supporter notre impuissance* », cela m'a déçu sur le coup, je me suis dit « eh oui, c'est tout... », mais dans les espaces intermédiaires de créativité comme dans ce film, j'éprouve que c'est incroyable cette capacité de l'humain à mettre sa souffrance au service de sa créativité et ainsi de faire des ponts entre singulier et collectif, entre l'individu et sa famille, entre la famille et la société.

